

Élisabeth Blanc

Comment faire rire un mélancolique ?

Le rire est une décharge jubilatoire, un éclat et pas une jouissance au sens lacanien. Le mélancolique ne rit pas du tout. Pour le mélancolique, la question du sens est essentielle, la vie n'a aucun sens, rien n'a de sens, à quoi bon vivre et sa jouissance est sans limite, aucun bord puisque la mort est déjà là. Ce qui caractérise le mélancolique c'est la pétrification. L'effraction du non-sens n'est pas possible. Cependant, il possède une sorte de rictus. Un rire figé, rigidifié, pétrifié comme sa vie. Prenez par exemple Pierre Desproges et son humour cinglant de mélancomique. Rire et faire rire sont deux choses différentes, le clown est triste. Il côtoie la mort et joue avec elle, il jouit du non-sens : la jouisnonsens. C'est le sens qui devient incongru. Le mélancolique se rit du sens, un rire jaune, caustique, ravageur, pas le fou rire de celui qui réalise après coup qu'il l'a échappé belle.

Il me semble que ce comédien, tel qu'il apparaît dans le monologue écrit par Éric, est d'abord sur le versant dépressif après une phase maniaque.

Il est dans une sorte d'arrêt sur image : de l'image du moi hypertrophiée, mise en scène avec mise en scène de la jouissance de ce moi dans une dégustation des mots et de soi. Les mots viennent enrober et magnifier l'image du moi et il se nourrit de l'ensemble.

Et puis la rupture avec la scène, la solitude et la haine de ce que la solitude lui renvoie.

Importance énorme de l'image, lui, le comédien est une toile vierge sur laquelle l'on colle toutes les images : « les regards sont des lances lumineuses dans l'obscurité de la salle qui convergent dans sa direction » mais lui-même n'est qu'un néant absorbé par cette image, un objet manipulé par le regard de l'Autre, le public. Il en éprouve à la fois un sentiment de honte et de jubilation.

Sur scène, c'est l'apothéose, l'extase, c'est une véritable jouissance de ce moi dont le sujet est éjecté. Il est l'objet qui vient combler le vide de l'Autre, mais seul chez lui, le matin devant sa tasse de café qui ne lui renvoie qu'un miroir noir, c'est la débandade et la débandade des mots : défilement des idées sans pouvoir en arrêter aucune, sans investissement, une fixation sur le vide. On remarque que le texte, les mots qui soutenaient l'image,



sans cette image, déferlent de manière anarchique. C'est l'image qui fait point de capiton dans le magma textuel.

De la dépression à la mélancolie : l'ombre de l'objet est retombée sur le moi, selon la formule consacrée, et cette ombre devient un trou dans le psychisme, un tourbillon qui creuse et produit une aspiration, un appel, une pompe aspirante.

La dépression est liée au deuil, surinvestissement de l'objet avant de pouvoir s'en détacher, comme dit Lacan il faut frapper le mort une 2^e fois en le surinvestissant pour pouvoir s'en détacher en le refaisant mourir pour rester en vie, il s'agit de sauver le sujet.

Le comédien dépressif est resté accroché à l'image, la belle image fabriquée par le regard de l'Autre, du public, il essaie de faire le deuil de cette image.

Le dépressif sait ce qu'il perd, il perd l'objet de son amour et ne s'en console pas. Il reste un sujet avec un lien resté très fort à l'objet, mais il se distingue de l'objet.

La mélancolie est un deuil sans objet. Mais le mélancolique sait qui il perd, il perd son être. Ce n'est pas l'objet qu'il perd mais tout son être envahi par l'objet. Il se perd à lui-même.

Le mélancolique est déjà mort, le vide est en lui et l'œuvre de mort est en marche. Il a traversé le miroir.

Comment faire rire un mélancolique ?

Le dépressif ne rit pas, tout absorbé qu'il est par la tristesse qui l'envahit. Mais on peut encore espérer le distraire. La jouissance du dépressif reste bordée, s'il y a une limite, la transgression reste envisageable ainsi que le retour à une norme.

Le rire est l'effraction du non-sens qui bouleverse et retourne le sujet névrosé, occupé à donner un sens à sa vie, il vient révéler sa part d'inconscient qui en sait un bout sur le non-sens.

La jouissance, me semble-t-il s'accroît plus la mort semble proche, celui qui frôle la mort éprouve une sorte d'orgasme énorme selon le témoignage de ceux qui pratiquent des activités extrêmes comme le saut à l'élastique. La jouissance déborde et finit par n'avoir plus de bord.

Le mélancolique qui vit avec la mort, jouit sans limites. Une jouissance dure, bien au-delà du principe de plaisir, la jouissance est empreinte de souffrance.

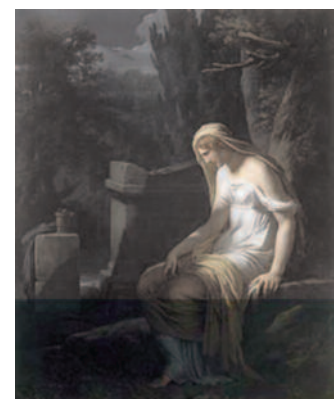
Le rire est une décharge jubilatoire, un éclat et pas une jouissance au sens lacanien.

Le mélancolique ne rit pas du tout. Pour le mélancolique, la question du sens est essentielle, la vie n'a aucun sens, rien n'a de sens, à quoi bon vivre et sa jouissance est sans limite, aucun bord puisque la mort est déjà là. Ce qui caractérise le mélancolique c'est la pétrification.

L'effraction du non-sens n'est pas possible. Cependant, il possède une sorte de rictus. Un rire figé, rigidifié, pétrifié comme sa vie.

Prenez par exemple Pierre Desproges et son humour cinglant de mélancolique.

Rire et faire rire sont deux choses différentes, le clown est triste. Il côtoie la mort et joue avec elle, il jouit du non-sens : la jouissonsens. C'est le





sens qui devient incongru. Le mélancolique se rit du sens, un rire jaune, caustique, ravageur, pas le fou rire de celui qui réalise après coup qu'il l'a échappé belle.

On pourrait comparer Alfred Jarry et Beckett : Jarry joue avec l'absurde, il en fait des tonnes, il en rit et fait rire.

Beckett n'est pas dans l'absurde drôle qui suppose le sens, il est dans l'absurde métaphysique, dans la logique implacable du non-sens, dans la quête du désespéré qui attend en sachant qu'aucun sauveur ne viendra. Il déclenche un rire amer.

Pour le mélancolique, ce n'est pas imaginer la mort qui est impossible mais c'est imaginer la vie. Aucune projection, aucun imaginaire. Seule la mort peut venir l'apaiser.

Bertrand s'est donné la mort comme un soulagement à sa vie, il est parti, réconcilié avec lui-même sans aucun regret. Il ne pouvait plus faire semblant.

François possède une sorte de mélancolie romantique, un spleen qui l'aspire vers

le ciel et les étoiles pour atteindre l'absolu, l'infini, car sur terre, tout est relatif, aucune valeur ne vaut la peine, seul le rien ou le tout sans nuances vaut la peine, il est d'ailleurs et il s'agit pour lui d'atteindre les étoiles et ensuite de s'éteindre avec elles.

Il doit y avoir un lien entre le mélancolique et l'étoile perdue. Le mélancolique vient d'ailleurs.

Du Bellay, poète mélancolique, disait que le fait d'être né sous une mauvaise étoile était responsable d'une tristesse qui ne le quittait jamais, cf. sa complainte du désespéré :

*Ainsi la joie et l'aise
Me vient de deuil saisir
Et n'est qui tant me plaise
Comme le déplaisir
De la mort en effet
L'espoir vivre me fait
Dieu tonnant, de la foudre
Viens ma mort avancer
Afin que soie en poudre
Premier qui de passer
Au plaisir que j'aurai
Quand ma mort je saurai »*

Encore un autre poète mélancolique, Gérard de Nerval qui s'accroche

aussi à une étoile perdue :

*« Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie
Ma seule étoile est morte et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie »*

Alors à propos de la Terre et des étoiles, je voudrais évoquer ce film formidable de Lars van Trier : Melancholia :

Un film sur la fin du monde : l'être humain est né d'une étoile, de la poussière d'étoile et c'est d'une étoile qu'il verra sa fin.

Saturne est la planète tutélaire des mélancoliques, rappelons les poèmes saturniens de Verlaine en écho au spleen baudelairien. On peut d'ailleurs se poser la question du lien entre la mélancolie et la création poétique ? Je voudrais évoquer l'énorme travail de Jean Clair sur la mélancolie en peinture.

Pourquoi Saturne ? Il est parfois associé à Chronos ou Cronos, les deux sont souvent confondus. Chronos, le dieu du Temps, le temps qui s'enfuit. Comme le disait Brassens : « il porte un joli nom Saturne mais c'est un dieu fort inquiétant ». Ou alors Cronos, le titan, fils du ciel et de la terre qui dévorait ses enfants et fut détrôné par son fils, Jupiter, triomphe de la vie sur la mort.

Revenu sur terre il inaugure l'âge d'or, ce qui laisse tout espérer !

Cependant dans ce film, cette planète de la mélancolie s'approche dangereusement de la terre pour l'atteindre et la faire exploser.

Un film en deux parties qui oppose deux sœurs : la stellaire Justine et la terrienne Claire.

Tout commence par une fête comme dans Festen, il s'agit là d'un mariage mais on sent déjà que tout va basculer. Justine, la jeune femme flotte, elle est ailleurs, on pressent qu'en elle quelque chose va se fracasser et qu'elle va plonger tout doucement dans les eaux vertes et glacées comme la blanche Ophélie, pour elle aussi le mariage et le bonheur sont impossibles :

*« Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,
la blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
On entend dans les bois lointains des hallalis.
Voici plus de mille ans que la triste Ophélie,
passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,
voici plus de mille ans que sa douce folie
murmure sa romance à la brise du soir »... (Rimbaud)*



Justine ne s'angoisse pas, elle attend, elle est déjà partie, elle a déjà traversé le miroir, elle sait que la fin du monde est là. L'étoile va venir heurter le monde, comme l'ombre de l'objet est tombée sur le moi, et tout va disparaître. Elle est calme, impassible, apaisée par la certitude de la fin.

Sa sœur Claire au contraire, elle est dans le monde, elle est sur terre et c'est pourquoi, elle s'angoisse et s'agite pour tenter de sauver quelque chose, de sauver son enfant, elle croit, elle espère.





Le mélancolique ne croit plus en rien. Le rire est salutaire, il ouvre une soupape, mais pour le mélancolique, la porte est définitivement fermée. Cependant on peut encore espérer dans une analyse non pas apporter du sens à la vie du mélancolique mais lui redonner le goût de vivre en lui montrant que le non-sens peut être tout à fait supportable. Retrouver du plaisir hors sens. Le plaisir étant le meilleur rempart à la jouissance morbide.

Pour conclure je citerai Clément Rosset qui cite lui-même Martinus von Biberach : « je viens je ne sais d'où/je suis-je ne sais qui/je vais-je ne sais où/je m'étonne d'être aussi joyeux. » Il ajoute : « Les raisons d'être joyeux ou déprimé ont ceci d'étonnant et d'apparemment paradoxal qu'elles sont rigoureusement les mêmes. En sorte que la tristesse n'est que le côté pile de la joie. » Ce chemin qui mène de l'abattement à l'allégresse, de la mélancolie à la création... Oui la mélancolie est un état fécond, elle donne son relief à l'existence et permet les meilleures réalisations de l'art. J'aimerais rester sur cette note optimiste.